Bêtes et plantes de mon pays : le marais en été

Autor(en): **Hainard, Robert**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **La Croix-Rouge suisse**

Band (Jahr): **60 (1950-1951)**

Heft 7

PDF erstellt am: **24.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-558673

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Je pensais aux pharaons qui n'avaient pas fait mieux, lorsque mon compagnon me demanda encore:

«Et dans ce moule de bois, que j'ai débité là, il y a combien de bûches? Vous n'en savez rien? Il y en a 3602!»

Plein d'animation, il désigna ensuite la plaque de mon auto: «Votre numéro 14 519 comporte une chose curieuse qui doit vous en faciliter la mémoire: 1 précéde 4 + 5 = 9, et 1 précéde 9. En outre les deux extrêmes du nombre sont des chiffres extrêmes: 1 et 9.»

Cette fois, j'eus la satisfaction de l'avoir déjà remarqué. Mais comment ce diable d'homme l'avait-il vu, lui, le piéton convaincu qui ne regardait les autos que du coin de l'œil?

C'est que du fait de sa vie au milieux d'eux, il avait fini par rendre les chiffres vivants, alors que tant de statistiques de tout poil ne savent que mettre les vivants en chiffres....

Il faisait chaque mois la statistique de ses pas, avec la même exactitude que le dénombrement des bûches de son moule.

«Ce mois, me dit-il, je suis légèrement en-dessous de ma moyenne: je n'ai fait que 435 kilomètres à pied. Mais j'espère bien me rattraper en allant distribuer le «Messager paroissial» dans les maisons foraines...»

Je le quittai, tout rêveur.

Nous suivons le cours de nos tendances: les uns se dépensent sans compter, d'autres comptent sans se dépenser. Celui-là tout en comptant, se dépense au service des autres, jusqu'au bout.

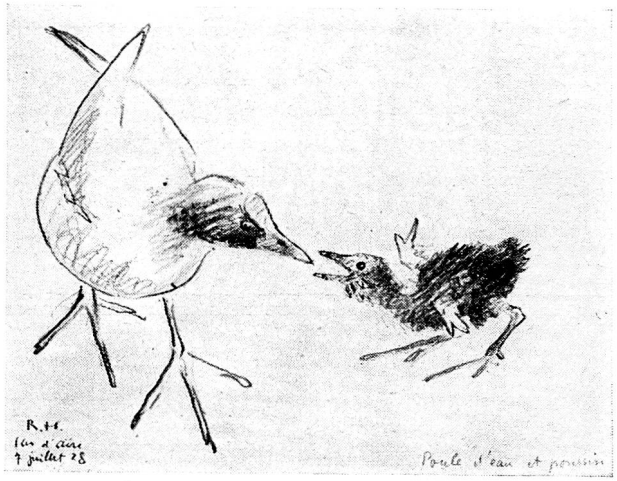
Et à mon oreille résonnait encore: «Cinquante et un, cinquante-deux, cinquante-trois...»

Bêtes et plantes de mon pays

Le marais en été

Par Robert Hainard

En juin, en juillet, le marais est dans toute sa gloire. Bien que les chatons des saules soient un des premiers signes du réveil des arbres, la vie palustre, au cours de l'année, retarde un peu sur celle des bois, et surtout des prés et des champs, tarabustés par l'homme. Dans le reverdissement d'avril, le marais fait une tache rousse. Les pousses vertes des laîches percent lentement l'épaisse chevelure grise des vieilles troches, les roseaux de l'année se voient à peine au bas des hampes sèches. Les nichées y commencent, en moyenne, plus tard, et ne risquent d'ailleurs pas d'être dérangées par la fauchaison. Si l'on récolte les produits coriaces des lieux humides, ce n'est qu'après la moisson. Jusque bien avant dans le mois de mai, d'élégants échassiers se promènent encore avec insouciance, parmi les oiseaux affairés aux soins de la nichée. Leur parure de noce souvent incomplète encore, ils attendent que la neige se soit retirée de la toundra, la glace des lacs lapons ou sibériens, pour y élever rapidement leur famille dans le jour perpétuel.



Par contre, lorsque les prés montrent pour quelques jours une tonsure d'une pâleur malsaine, bientôt recouverte d'une herbe courte parcimonieusement fleurie, la végétation est drue au marais. Les iris jaunes, l'épi rose vif des salicaires, l'ivoire des reines des prés, les blancs verdâtres ou mauves des ombelles, s'élèvent au dessus du vert dense des laîches. L'odeur fraîche de la menthe, l'arome raffiné de la reine des prés se mêlent à la fadeur de l'eau, au relent amer des chaumes pourrissants.

L'été n'a pas encore bu l'eau des pluies de printemps, celle des dernières neiges sourd encore des cavités des montagnes. Dans les corridors obscurs, entre les pieds épais des troches, sous la retombée des touffes, des poussins se faufilent en pépiant, suivis de mères soucieuses: grandes familles, pour la plupart. Poussins tout noirs des râles, gros comme une noix, furtifs déjà comme père et mère. Petites poules d'eau noires également, à bec rouge et jaune. Jeunes foulques, noires encore, à bizarre chevelure orangée. Nés plus tôt, de jeunes canards traversent discrètement un clair. Partout, les

hampes des roseaux frémissent: une effarvatte s'y agrippe en passant, une nichée les frôle. De grosses tanches les secouent de leurs ébats amoureux, avec des bouillonnements, des claquements. Puis elles retournent à leur immobilité, noires, visqueuses, rangées parallèlement dans l'eau tiède. Leur dos émerge, accrochant une étincelle de soleil. De temps en temps, elles font claquer leurs lèvres, avec un bruit de gros baiser. Leur passage bouscule les feuilles des nénuphars, montrant les revers pourprés, tandis que les corolles blanches ou jaunes resplendissent, dans leur incroyable fraîcheur, sur l'eau noire. Et, naturellement, il y a les grenouilles, «la voix même de la terre» dit-on en Chine, que la civilisation, pourtant, aura bientôt chassées de nos pays.

Les habitants du marais sont étranges. Même les passereaux, qui nous semblent le type le plus ordinaire, le moins spécialisé d'oiseaux, y ont leurs bizarreries. Telle la locustelle, petite fauvette rousse flammée de noir, se glissant comme une souris, à longs pas, jambes fléchies, rasant le sol. Son chant est une stridulation de sauterelle, tenue à perdre haleine, le corps vibrant.

Peu de voix, ici, qui soient des mélodies. Sons musicaux, comme la flûte du courlis, long sifflet d'appel, mais aussi chant mêlé de trilles exultants; bruits rauques, coassants, mugissants, aigres ou voilés. Le râle, génie invisible et bruyant des lieux les plus touffus, pousse des clameurs de goret égorgé, un, deux tons en fausset, des cris métalliques et durs, des grognements qui sonnent comme des coups de tambour assourdis. Les oiseaux d'eau sont pour la plupart aussi nocturnes que diurnes. Le vol sifflant des canards raie le ciel au-dessus des brumes traînantes, des roseaux chargés de rosée, pleins de frôlements et de voix.

Pattes démesurées, grands becs arqués, retroussés, aplatis. Vastes ailes, ailes en faux. Vols amples, crochetants. Grands yeux rouges ou dorés, petits yeux noirs. Bigarrures violentes, plumages chinés de tons subtils. Grands hérons décharnés, canards replets, en peu de lieux la diversité de la nature est plus frappante. Si riche en vie, si inutile à l'homme, et même un peu hostile avec ses moustiques, ses fouillis harassants, ses herbes coupantes, ses profondeurs traîtresses, le marais est détruit sans pitié par notre civilisation, qui n'admire qu'elle-même. Pour combien d'entre nous ne représente-t-il pas le besoin passionné d'aimer les formes de vie qui échappent à notre emprise, et par là, sont capables de nous renouveler, de nous enrichir indéfiniment.

Iris jaune des marais (dessins de Robert Hainard).

Un médecin d'autrefois: Ph.-R. Vicat (1742-1783)

M. Henri Perrochon, l'écrivain vaudois dont nos lecteurs savent le talent et le savoir, vient d'éditer en une brochure [1] la conférence donnée le 22 avril à Payerne lors de l'assemblée des délégués des sections vaudoises de la Croix-Rouge et pour le 40e anniversaire de la section payernoise.

Philippe-Rodolphe Vicat, né à Lausanne en 1742, d'une famille d'origine dauphinoise mais devenue bourgeoise d'Aigle, après avoir fait des études à Gœttingue et passé en 1765 sa thèse à Bâle, s'en fut pratiquer la médecine en Pologne, puis à Lausanne avant de venir se fixer à Payerne où il mourut en 1783, au cours d'une épidémie qui ravageait la région et des fatigues subies.

C'était un curieux esprit et un esprit curieux. Sa vie que nous conte M. Perrochon nous le montre médecin attentif et ouvert à toutes les sciences, ses propres ouvrages, sa collaboration avec le grand Haller auquel il servit de copiste et de traducteur, le dévouement avec lequel il assuma tant à Lausanne qu'à Payerne sa tâche de médecin, tout nous rend profondément sympathique cette figure d'un médecin du XVIIIe siècle dans ce petit pays payernois dont M. Perrochon sait nous tracer un si vivant et pittoresque tableau.

[1] Ed. du «Journal de Payerne», Impr. commerciale de Payerne, mai 1951.